

pas voulu laisser opérer sur leurs chers malades avant d'avoir, elles-mêmes, expérimenté la force du vaccin. Par bonheur que ce pur dévouement ne resta pas sans fruits : Ferran découvrit enfin le vrai vaccin, ou à peu près, et le grand nombre de vies qu'il sauva dans cette affreuse épidémie qui, naguère, a désolé la belle Espagne; sa patrie, compensa un peu les généreux sacrifices qu'avait coûtés sa découverte; soit dit en passant.

Néanmoins, la science n'a pas encore donné son dernier mot sur le vaccin anti-cholérique, car elle ne veut pas rester impuissante, et, jusqu'ici, le terrible fléau est encore plus fort, bien plus fort que l'antidote qu'on lui oppose. Espérons, cependant, que le grand Pasteur ne mourra pas avant d'en avoir eu raison, comme il a déjà fait pour la rage. Et, si cette immortelle victoire couronne, un jour, les efforts de la science, comme on a presque droit de s'y attendre, quel honneur pour nous, Canadiens, de pouvoir dire que ce fut un de nos compatriotes qui, le premier, dès il y a bientôt trente ans, fit connaître la vraie nature du choléra et les moyens de le combattre. Alors, le nom de Crevier brillera à côté de celui des Pasteur et des Ferran, et il sera bien à sa place.

Au jour de ce grand triomphe de l'art, parmi les concerts de louanges dont l'humanité reconnaissante paiera le juste tribut à l'illustre chimiste français et au célèbre praticien espagnol, on mentionnera avec honneur l'humble savant du Canada. Le sentiment équitable ne pourra s'empêcher de le proclamer comme un des premiers champions, sinon le premier de tous, dans cette longue et difficile lutte de la science contre le redoutable choléra. Il vivra alors, par la renommée, lui, l'obscur, lui, le méconnu : on aura enfin rendu justice à ses travaux immenses et trop peu appréciés.

Devant cette merveille de la nature, domptée pour ainsi dire par l'ascendant de l'art, on aimera se rappeler les premiers et laborieux essais de Crevier; de même qu'en face des merveilles qu'opère, aujourd'hui, la machine à vapeur, on se reporte encore avec plaisir jusqu'à la célèbre marmite du vieux Papin; de même qu'en face de cet étonnant succès, le problème de la navigation aérienne quasi résolu, on songe encore au temps où la simple vue d'un jupon de sa digne moitié, s'élevant dans l'air, gonflé par la vapeur, inspirait à Montgolfier le hardi projet des aérostats; de même que les progrès magnifiques de l'éclairage au gaz, depuis l'anglais Murdoch et l'allemand Winsor, n'ont pas pu faire oublier les travaux mal connus de l'ingénieur français Philippe Lebon, qui fut l'inventeur véritable de cette industrie.

Et nombre d'autres encore qui, dans l'ombre et à grande peine, ont jeté les premiers jalons d'une route bien difficile, route que les rivaux plus heureux ont retrouvée plus tard et parcourue triomphalement. Mais tous les travailleurs de la science ont eu leur jour, et Crevier aussi, n'en doutons pas, aura le sien.

Une première consolation à la mémoire du docteur Crevier, c'est que ce savant a fait la mort d'un véritable chrétien : de nos jours où l'on voit, hélas ! tant de savants vivre et mourir en athées, ce fait heureux est digne de remarque.

Du reste, son mérite presqu'universellement ignoré, durant sa vie, a été hautement proclamé, après sa mort : la justice est parfois tardive ainsi, mais sa présence toujours fait bien vite oublier ses retards. Comme nous l'avons insinué plus haut, le poète Louis Fréchette s'est lui-même chargé de faire l'apologie de Crevier : dans deux morceaux tracés à main de maître, il s'est appliqué à populariser ce nom trop ignoré, lui élevant d'ores et déjà, par le fait même, un premier monument digne de sa gloire; c'était une noble tâche, Fréchette l'a bien remplie : honneur à lui. A son tour, le spirituel chroniqueur du *Monde Illustré* a dit de notre docteur quelques bons mots, aussi justes que bien placés. Puis, à la file, tous nos journaux canadiens-français ont tenu à l'honneur de rendre au mérite, enfin mis à jour, cet hommage posthume qui l'honore. *L'Etudiant* sera le dernier, peut-être, mais, du moins, il aura fait son devoir. Aussi, malgré l'infériorité et le retard du présent article, mes lecteurs auront l'insigne bienveillance de ne m'en vouloir pas trop.

JEAN E. LAISSEPOIRE.

MON SACERDOCE

Douce aurore de ma vie, pur rayonnement de mon âme innocente, sourire de Dieu au cœur qui n'a pas encore connu le monde, ô mon sacerdoce que je t'aime !

Je pensais à toi dans mes rêves d'enfance, tu m'apparaissais à travers les fleurs de mes vallons aimés, à travers les ombrages de nos épaisses forêts, au milieu des resplendissements de nos lacs d'argent.

Je reconnais ta voix dans les sourds roulements des cascades, dans les éclats de la foudre sur nos montagnes, dans les mille bruits d'une nature encore jeune et vierge.